

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Samedi 13 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## Val-Richer, Samedi 13 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothee](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Révolution d'Angleterre \(œuvre\)](#), [Travail intellectuel](#), [Voyage](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1849-10-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer samedi 13 octobre 1849

8 heures

Vous arrivez aujourd'hui à Londres. Réglons notre avenir notre prochain avenir.  
Vous serez le 16 à Folkstone, le 17 à Boulogne, le 18 à Paris. Mad Austin m'arrive

le 19 au Val Richer, pour traduire, mon ouvrage sous mes yeux. Il me faut 36 heures pour la mettre en train. Je ne puis partir que le dimanche 21 pour vous voir lundi 22. Je ne pourrai rester à Paris que deux jours. Il faudra que je revienne ici pour achever, mon travail et surveiller la traduction. Je comptais rester au Val Richer, jusqu'à la fin de Novembre, et quelques jours employés à une course à Paris me mettront en retard, par conséquent dans l'impossibilité d'y revenir plutôt. Si au contraire, je ne me détourne pas de mon travail, le 21 Octobre, je pourrai avancer mon retour définitif à Paris. J'y reviendrai alors décidément, le 15 ou le 16 novembre. Je prends le choix des deux jours à cause de l'incertitude des diligences où il me faut beaucoup de places. Il me semble que cela vaut mieux. Si vous étiez revenue à Paris vers le milieu de septembre, selon votre premier projet, il n'y avait pas à hésiter ; notre réunion définitive était trop loin ; j'allais vous voir sur le champ, ne fût-ce que pour deux jours. Vous ne revenez que le 18 octobre. Je puis, en ne m'interrompant pas dans mes affaires d'ici, travail et traduction, retourner définitivement à Paris, le 15 novembre. Ne vaut-il pas mieux faire cela que nous donner deux jours le 22 octobre pour retarder ensuite de quinze jours ou trois semaines notre réunion définitive ? Point de mauvais sentiment, point d'injuste méfiance, je vous en conjure. Le bonheur de vous retrouver de reprendre nos douces habitudes est ma première, ma constante pensée. Que vous y croyiez, ou que vous n'y croyiez pas absolument, que vous en jouissiez ou que vous n'en jouissiez pas parfaitement, il n'en sera pas moins vrai que vous êtes tout ce qui m'est le plus cher, et le plus nécessaire, qu'avec vous seule et auprès de vous seule je suis heureux. Je le sais, moi, je le sens ; et ni vos doutes, ni vos mauvais accès ne changeront rien ni à la réalité, ni à mon sentiment à moi. Laissez-les donc tout-à-fait, sans retour. Ayez confiance et jouissons ensemble de notre affection avec tout le bonheur que la confiance seule peut donner. Nous ne sommes que trop séparés ; trop de nécessités pèsent sur moi, et ne me laissent pas la pleine disposition de moi-même. N'y ajoutons rien dearest. Ne supposez pas que je renonce facilement à vous voir tout de suite après votre retour à Paris, que vous en êtes plus impatiente que moi. Je vous crie d'ici injustice ! Injustice ! Vous voyez ; je vais au devant des impressions qui, si j'étais près de vous me désoleraient et me charmeraient en même temps, car tout ce qui me montre votre affection me charme même votre injustice qui me désole. Mais point d'injustice ; pleine confiance. Cela est mille fois plus doux et il n'y a que cela qui ait raison. Je ne vous parle pas d'autre chose ce matin. Le beau temps est revenu, par un air presque froid. Je voudrais bien cela pour votre traversée. Et je vous voudrais bien Guéneau de Mussy. Je n'ai pas osé lui écrire pour le lui demander formellement. Il aurait été trop embarrassé à me le refuser, s'il ne l'avait pas pu. Mais je voudrais bien qu'il le pût.

Onze heures

Pas de lettre Pourquoi ? Je ne le saurai que demain. C'est bien déplaisant ; adieu, adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 13 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-10-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3176>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 13 octobre 1849

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Val Richer Samedi, 13 Octobre 1847<sup>2557</sup>  
8 heures,

Vous arrivez aujourd'hui à  
Amiens. Réglons notre avenir, notre prochain  
avenir. Vous serez le 16 à Folkestone, le 17  
à Boulogne, le 18 à Paris. M<sup>re</sup> Austin  
m'arrivera le 19 au Val Richer, pour traduire  
mon ouvrage sous mes yeux. Il me faut 36  
heures pour la mettre en train. Je ne puis  
partir que le dimanche 21 pour vous voir  
lundi 22. Je ne pourrai rester à Paris que  
deux jours. Il faudra que je revienne ici  
pour achever mon travail et surveiller la  
traduction. Je comptais rester au Val Richer  
jusqu'à la fin de Novembre, et quelques  
jours employer à une course à Paris me  
mettront en retard, par conséquent dans  
l'impossibilité d'y revenir plutôt. Si au  
contraire, je ne me détournais pas de mon  
travail le 21 Octobre, je pourrai avancer  
mon retour définitif à Paris. J'y reviendrai  
alors certainement le 15 ou le 16 Novembre.  
Je prends le choix de, deux jours à cause  
de l'inertitude de la diligence, où il me  
faut beaucoup de place. Il me semble

que cela vaut mieux. Si vous étiez revenue à Paris vers le milieu de Septembre, selon votre premier projet, il n'y avait pas à hésiter; notre réunion définitive était trop loin; j'allais vous voir sur le champ, ne fût-ce que pour deux jours. Vous ne revenez que le 18 Octobre. Je puis, en ne m'interrompant pas dans mes affaires d'ici, avoir la traduction, retourner définitivement à Paris le 18 novembre. Ne vaut-il pas mieux faire cela que nous donner deux jours le 22 Octobre pour attendre ensuite de quinze jours ou trois semaines notre réunion définitive?

Point de mauvais sentiments, point d'injuste méfiance, je vous en conjure. Le bonheur de vous retrouver, de reprendre nos bonnes habitudes est ma première, ma constante pensée. Que vous y croyiez, ou que vous n'y croyiez pas absolument, que vous en jouissiez ou que vous n'en jouissiez pas parfaitement, il n'en sera pas moins vrai que vous êtes tout ce qui m'est le plus cher et le plus nécessaire, qu'avec vous seule et auprès de vous seule je suis heureux. Je le dis, moi, je le dis, je n'ai ni vos doutes, ni vos mauvais

accus ne changerez rien ni à la réalité ni à mon sentiment à moi. Laissez-le donc tout à fait, sans retour. Ayez confiance, et jouissez ensemble de notre affection avec tout le bonheur que la confiance seule peut donner. Ne vous donnez que trop séparé; trop de nécessité pèsera sur moi et ne me laissera pas la pleine disposition de moi-même. N'y ajoutons rien de plus. Ne supposez pas que je sois facilement à vous, vous voyez tout de suite après votre retour à Paris, que vous en êtes plus impatiente que moi. Je vous crie d'ici injustice! injustice! Vous voyez; je vais au devant des impressions qui, si j'étais près de vous, me désoleaient et me charmeraient en même temps, car tout ce qui me montre votre affection me charme, même votre injustice qui me désole. Mais point d'injustice; pleine confiance. Cela est mille fois plus doux, et il n'y a que cela qui ait raison.

Je ne vous parle pas d'autre chose ce matin. Le beau temps est revenu, par un air presque froid. Je voudrais bien cela pour votre traversée. Et je vous voudrais bien à Suresne ou à Mussy. Je n'ai pas eu le temps d'écrire pour le lui demander formellement. Il aurait été trop embarrassé à me le refuser s'il ne l'avait pas pu. Mais,

je voudrais bien qu'il le pût.

<sup>vingt heures</sup>  
Pas de lettre. Pourquoi? Je ne le saurais que demain.  
C'est bien déplaisant. Adieu, Adieu.